

L'INERTIE DES FLUX



STUDIO CLIENT

L’Inertie des Flux

Par Studio Client

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Pesée de Béton-Vif	4
Chapitre 2 : L'Algorithme du Chaos	8
Chapitre 3 : Cellule de Crise 93	13
Chapitre 4 : Le Premier Nœud	19
Chapitre 5 : Signature Spectrale	24
Chapitre 6 : Le Protocole de Séville	31
Chapitre 7 : Interrogatoire sous Néons	38
Chapitre 8 : Ombres Chiffrées	44
Chapitre 9 : La Zone Grise	50
Chapitre 10 : Inertie Administrative	57

Chapitre 1

La Pesée de Béton-Vif

Le ciel au-dessus de Saint-Denis n'était pas une voûte, mais un couvercle de fonte, lourd et strié par les traînées blanchâtres des avions en approche du Bourget. Sous cette calotte oppressive, l'entrepôt de Béton-Vif dressait ses silos comme des membres amputés pointés vers un Dieu absent. À quelques centaines de mètres, le vrombissement de l'A1 fournissait la seule bande-son possible à cette fin de règne : un bruit blanc, mécanique, celui d'un flux qui ne s'arrête jamais pour pleurer les morts.

Sofia Dumas franchit le cordon de sécurité d'un pas automatique. Elle évitait les flaques d'eau huileuse où se reflétaient les gyrophares, une lumière crue qui ne parvenait pas à percer la grisaille. Ses chaussures de cuir s'enfonçaient dans la boue grise, ce mélange de poussière de ciment et de pluie fine qui finit par tout pétrifier dans le département.

Kader gisait sur le flanc, face contre le bitume craquelé, devant le poste de pesée numéro 4. Le sang, presque noir sous les néons extérieurs, dessinait une carte informe autour de son crâne chauve. Il n'y avait aucune noblesse dans cette posture, aucune tragédie ; juste l'effondrement d'un homme de soixante ans dont le corps n'était plus qu'une obstruction logistique pour les camions-toupies en attente. Sofia observa les impacts. Trois dans le dos, un dans la nuque. Une exécution chirurgicale, dénuée de la fureur des règlements de comptes habituels. Ici, le travail avait été propre. Une simple soustraction visant à éliminer un intermédiaire obsolète.

Le technicien de l'Identité Judiciaire, un homme aux traits tirés nommé Morel, se releva dans un craquement de genoux. Il ajusta ses lunettes embuées par le froid sans

regarder Sofia. Pour lui, la procédure était une liturgie vide.

— Munition de 9 mm, sans doute un silencieux, murmura Morel. Pas de douilles. Ils ont utilisé un sac récupérateur. Ce sont des professionnels, commissaire. Pas des gamins avec un Glock modifié. Ils sont venus, ils ont livré le message, et ils sont repartis avant que la barrière ne finisse son cycle de fermeture.

Sofia ne répondit pas. Elle regardait au-delà du corps, vers les structures métalliques de Béton-Vif. Ce lieu était le cœur d'un système que Kader avait bâti sur des décennies, un empire de gravats servant de paravent à des flux plus lucratifs. Dans ce monde, le béton était la monnaie ultime : il bâtissait les cités-dortoirs et offrait les cavités nécessaires pour dissimuler ce que la douane ne devait pas voir. Mais Kader appartenait à une époque de poignées de main et de respect territorial. Le monde qui venait de le percuter ne connaissait que les algorithmes.

Elle s'approcha de la cabine de pesée, une guérite de verre où l'air sentait le café froid et le tabac rassis. Un homme s'y tenait, adossé au chambranle, observant la scène avec une distance sociologique. Samir. Il portait un pardessus en laine sombre, coupé impeccablement, qui tranchait avec l'uniforme des employés figés dans une stupeur grise. Samir n'était pas l'orphelin de Kader, il était son successeur désigné par la loi du marché.

— C'est une fin regrettable, dit Samir d'un ton monocorde. Kader croyait encore que la géographie faisait la loi. Il ne comprenait pas que les frontières sont des abstractions pour ceux qui maîtrisent les données.

Sofia se tourna vers lui. Elle voyait en lui la nouvelle menace, celle contre laquelle ses années d'infiltration ne l'avaient pas préparée. Samir n'était pas un bandit, il était un cadre supérieur du crime, utilisant la misère de la Seine-Saint-Denis comme une ressource brute pour une entreprise dont les centres de décision se trouvaient à Madrid ou à Dubaï.

— Les données ne saignent pas, Samir, répliqua-t-elle. Mais elles laissent des traces. Qu'est-ce qu'il faisait ici à deux heures du matin ?

— Il aimait le bruit des machines, commissaire. L'odeur du chantier le rassurait. Certains appellent cela de la nostalgie. Moi, j'appelle ça de l'inefficacité.

Sofia entra dans la guérite pour s'extraire de cette joute stérile. Ses yeux parcoururent le bureau encombré de bordereaux. Sur le pupitre du pont-bascule, une liasse de tickets thermiques venait de sortir. Le dernier était encore chaud. Elle s'en saisit.

Le bon de livraison portait la référence "BV-402". Destination : un chantier à Bobigny. Un transport de béton autoplaçant pour des fondations. Elle lut les chiffres avec une attention de comptable. Poids brut, tare, poids net. Tout semblait normal. Mais un détail microscopique accrocha son regard. L'écart entre la pesée théorique et la pesée réelle affichait un différentiel de douze grammes.

Douze grammes. Une erreur de capteur ? Dans un chargement de vingt-huit tonnes, c'était une poussière. Pourtant, dans l'univers de Samir, où chaque milligramme était optimisé, une telle anomalie était une insulte. Sofia nota le chiffre dans son carnet usé, à l'endroit même où son ancien coéquipier portait son arme avant de tomber à Pantin. Elle ne comprenait pas encore ce chiffre, mais elle savait que le négligeable est souvent le point de rupture d'une intrigue.

Elle ressortit de la guérite. La pluie transformait le chantier en marécage. Au loin, les lumières de la ville scintillaient, froides. Pour chaque Kader qui tombait, dix autres attendaient, poussés par une faim que le béton ne comblerait jamais.

— Vous cherchez quelque chose que vous ne trouverez pas, lança Samir. Kader a été tué par son refus de comprendre le présent. L'enquête conclura à une guerre de clans, et nous continuerons à couler du béton pour que les gens d'en haut dorment

tranquilles.

Sofia s'arrêta devant le cadavre que l'on glissait dans un sac mortuaire. Le bruit de la fermeture éclair fut définitif.

— Le présent a un poids, Samir, dit-elle sans se retourner. Et parfois, il suffit de quelques grammes pour que toute la structure s'effondre.

Elle s'éloigna vers sa voiture de service. En montant dans l'habitacle qui conservait l'odeur de ses échecs passés, elle jeta un dernier regard sur le bon BV-402. Douze grammes. Le poids d'une balle ? D'une clé USB ? Ou l'empreinte d'une trahison que le système n'avait pas encore digérée ?

Elle démarra, rejoignant le flux de l'autoroute, cette artère qui pompait la vie des quartiers pour alimenter la métropole. Derrière elle, l'entrepôt s'enfonçait dans l'obscurité. Samir avait transformé le crime en science exacte, éliminant l'aléa humain. Mais Sofia Dumas connaissait la mécanique des fluides. Elle suivrait la piste du béton, analyserait chaque transaction, jusqu'à trouver la faille. Car même l'édifice le plus solide se fissure si l'on sait où frapper.

Le ciel s'éclaircissait d'une lueur blafarde. Saint-Denis s'éveillait dans l'odeur du diesel. L'assassinat de Kader ne ferait que quelques lignes dans les journaux, un fait divers climatique. Mais pour Sofia, l'équation commençait à peine. Douze grammes. Ce n'était rien. Et pourtant, c'était peut-être tout ce qui restait de l'âme humaine dans ce désert de ciment.

Chapitre 2

L'Algorithme du Chaos

L'odeur du diesel froid est une constante ici, une signature olfactive que même les courants d'air de l'A1 ne parviennent pas à disperser. Elle s'incruste dans les pores, imprègne la trame des costumes mal taillés et finit par tapisser le fond de la gorge. Dans cet entrepôt de la zone industrielle des Moissons, à Saint-Denis, le silence est un luxe inaccessible. Il y a toujours une turbine qui gémit, un roulement à billes qui siffle ou le vrombissement lointain d'un poids lourd s'arrachant au bitume.

Samir observait les hommes assis autour de la table en contreplaqué : le gotha des barons locaux en sursis. Redouane, dont le visage portait les stigmates d'une jeunesse passée à tester la résistance des vitres de police ; Slimane, qui gérait ses points de deal comme des épicerie de quartier avant l'invention du code-barres ; et quelques lieutenants aux regards fuyants. Ils avaient peur. Une peur saine, animale, celle de prédateurs sentant que la jungle avait changé de configuration en une seule nuit.

Samir versa un reste de café tiède dans un gobelet en plastique. Le liquide avait le goût de l'amertume et de la fatigue.

— Vous avez tous vu les images de Kader, commença-t-il.

Sa voix était calme, dépourvue de l'emphase virile qui sature habituellement ces réunions.

— Pas de sang, pas de message écrit avec les tripes. Juste un arrêt cardiaque provoqué par un signal électrique à distance. Une suppression de compte.

Six mois plus tôt, Kader trônait encore dans son bureau de l'avenue Lénine, entouré de cuir et d'or, fidèle à des méthodes basées sur la terreur physique. Pour lui, la logistique se résumait à empiler des sacs dans des coffres de voitures volées. Il n'avait pas compris que le monde s'était dématérialisé, voyant des kilos là où il fallait voir des flux. Ce soir-là, alors qu'il comptait sa recette, il ignorait que sa montre connectée — un cadeau de sa maîtresse — servait de balise à une équipe dont il ne parlait pas la langue. Sa mort n'était pas un crime, c'était une mise à jour système.

— Kader était un artisan, reprit Samir en faisant défiler des graphiques sur un écran plat fixé au béton brut. L'artisanat est romantique, mais il ne survit pas à la mondialisation. Aujourd'hui, vos clients ne veulent plus de vos rendez-vous dans des parkings qui puent l'urine. Ils veulent de la prédictibilité. De la métrique.

Redouane grogna, ses mains noueuses à plat sur la table.

— On n'est pas chez Amazon, Samir. On vend de la frappe, pas des bouquins.

— C'est là que tu te trompes. On vend une satisfaction client. Pour l'instant, votre taux de rupture de stock est de 14 %. Vos intermédiaires se font serrer parce qu'ils utilisent des téléphones que la BRI intercepte en buvant un café. Vous êtes des coûts fixes dans un monde de variables.

Samir appuya sur une touche. Une carte de la Seine-Saint-Denis apparut, constellée de points bleus et rouges.

— Voici votre nouveau terrain de jeu. Ce n'est plus une carte de quartiers, c'est une carte de livraison. J'ai segmenté le territoire en nœuds logistiques. Plus besoin de "grands frères" pour surveiller les halls. On passe au mode "Last Mile Delivery". Des algorithmes de routage, des casiers sécurisés et une automatisation totale de la chaîne de paiement en crypto-actifs. Nous ne sommes plus des voyous. Nous sommes une infrastructure.

Le silence retomba, plus lourd. Ces hommes n'étaient pas stupides, ils étaient obsolètes. Ils étaient nés de la précarité des grands ensembles, convaincus que le

monde s'arrêtait au périphérique. Soudain, un gamin qui parlait comme un diplômé d'HEC leur expliquait que leur capital musculaire ne valait plus rien face à une ligne de code.

À quelques kilomètres de là, dans un bureau encombré de la PJ, Sofia Dumas fixait le bon de livraison BV-402. Elle n'avait pas dormi. Ses yeux, brûlés par l'écran et le tabac froid, distinguaient des motifs là où ses collègues ne voyaient que de la papperasse. Douze grammes d'écart. Ce n'était pas une erreur de balance, c'était la signature d'un étalonnage parfait. Pour qu'un système soit aussi précis, il fallait qu'il soit purgé de toute improvisation humaine. Sofia se servit un verre de whisky bon marché, celui qu'elle gardait pour les moments où la réalité devenait trop tranchante. Elle revit Pantin sous la pluie, tenant la main de son coéquipier dont la vie s'échappait par une plaie que la science n'avait pu refermer. Ce jour-là, elle avait compris : les barbares n'étaient plus aux portes de la ville ; ils étaient dans les serveurs, dans cette rationalité froide qui tue sans haine.

— La fusion-acquisition que je vous propose est simple, poursuivit Samir dans l'entrepôt. Vous apportez vos réseaux et vos hommes pour la sécurité périmétrale. Je vous apporte l'invincibilité technique. On fusionne nos flux avec ceux du BTP et du e-commerce légal. Qui ira fouiller une palette de béton dont le poids est conforme au milligramme près ? Personne. Même la police n'a plus les outils pour lire ce qu'on écrit.

— Et si on refuse ? demanda Slimane. Son ton n'était pas menaçant ; il cherchait juste à connaître le prix de sa sortie de piste.

Samir sourit. C'était le sourire qu'il avait hérité de son père, avant que la drogue ne transforme ce dernier en une épave tremblante dans un F3 de La Courneuve. Un sourire qui calculait la valeur résiduelle des gens.

— Si vous refusez, vous resterez des cibles. Pour les cartels qui cherchent des partenaires fiables et pour les flics qui ont besoin de chiffres faciles. Vous serez les

derniers dinosaures avant la météorite. Et je ne travaille pas avec les fossiles.

Il désigna une pile de tablettes numériques dans un coin.

— Prenez-en une. Vos identifiants y sont. Vos marges seront triplées, vos risques divisés par dix. La seule condition, c'est l'obéissance aux métriques. Pas d'initiatives personnelles, pas de règlements de comptes pour un territoire imaginaire. Le seul territoire qui compte, c'est celui de la donnée.

Un par un, les lieutenants se levèrent. Redouane fut le premier à se saisir d'une tablette, la tournant dans ses mains comme une arme étrangère.

Une fois seul, Samir s'approcha de la baie vitrée surplombant les voies ferrées. Le ciel se teintait d'un jaune maladif. Il composa un numéro crypté.

— La migration a commencé, dit-il sobrement. Les terminaux sont activés. On sature le marché avant la fin de la semaine.

À l'autre bout, une voix neutre répondit par une suite de chiffres. Le langage des nouveaux maîtres.

L'obsolescence humaine était le traumatisme fondateur de Samir. Il avait vu l'État repeindre la misère en gris clair et son père pleurer devant une usine fermée. S'il devait être une statistique, il préférerait être celle qui contrôle les autres.

De son côté, Sofia venait de croiser une information cruciale. Le bon de livraison BV-402 était lié à une entreprise écran dont les adresses IP pointaient vers cette zone industrielle de Saint-Denis. Elle sentit la poussée d'adrénaline qui précède les emmerdes majeures. Ce n'était plus du trafic, c'était une mutation génétique de la délinquance. Elle nota une pensée sur son carnet : "Le chaos n'est pas l'absence d'ordre, c'est un ordre qu'on n'a pas encore appris à lire."

Dans l'entrepôt, Samir éteignit l'écran. La lumière bleue disparut, laissant place à l'obscurité sale. Il ne ressentait ni triomphe, ni joie. Juste la satisfaction d'un

ingénieur devant une machine qui démarre. Il savait que Sofia Dumas fouillait dans ses poussières, mais il savait aussi que la loi était un algorithme trop lent, tournant sur un matériel dépassé.

Le bruit des camions sur l'A1 reprit, symphonie de métal couvrant les gémissements d'un monde agonisant. Samir ramassa son gobelet vide, le broya et le jeta avec précision dans la corbeille. Douze grammes de plastique. Une donnée négligeable.

Il sortit, ferma la porte à double tour et inspira profondément l'air saturé de particules fines. C'était l'odeur du futur. Le sang ne coulerait plus dans les rues, il circulerait dans des câbles de fibre optique. Sofia Dumas, avec sa morale et son whisky, n'était qu'un bug qu'il lui faudrait bientôt corriger.

Le soleil se leva, pièce de cuivre terne jetée dans le ciel de Seine-Saint-Denis. La journée commençait. Une journée de flux et d'optimisation. La paix de Samir était mathématique et, comme toute vérité chiffrée, elle ne souffrait aucune contestation.

Sofia quitta son bureau, dossiers sous le bras. Elle passa devant le distributeur de café en panne et sourit tristement. Le monde de Samir était peut-être parfait, mais il lui manquait une chose : la gestion de l'imprévu, le grain de sable humain. Elle monta dans sa voiture. Le moteur toussa, cracha une fumée noire, puis finit par prendre. Elle s'engagea sur l'autoroute. Elle n'était peut-être qu'une poussière de douze grammes, mais elle savait que dans une mécanique de précision, c'était parfois tout ce qu'il fallait pour tout faire sauter.

Chapitre 3

Cellule de Crise 93

La lumière crue des néons oscillait à une fréquence imperceptible, une vibration nerveuse qui s'accordait au bourdonnement sourd de l'A1, quelques centaines de mètres plus loin. Dans cette pièce aveugle du commissariat central de Saint-Denis, l'air était saturé d'une odeur de café brûlé et de poussière électrostatique. Sofia Dumas ne regardait pas ses hommes. Elle fixait le mur de liège où cinq visages étaient épinglés : cinq identités numériques et sociales constituant, à ses yeux, les piliers chancelants d'un empire en pleine restructuration. Elle ne cherchait pas de mobiles passionnels ou de vieilles rancœurs de quartier. Elle traquait des anomalies dans des tableurs, des ruptures de rythme dans des flux de virements internationaux. Pour elle, le meurtre de Kader n'était pas un règlement de comptes ; c'était une liquidation judiciaire effectuée par une main invisible et chirurgicale.

— Oubliez les indics, commença Sofia, sa voix sèche tranchant le silence. Ils ne savent que ce qu'on leur laisse ramasser dans le caniveau. Ce qu'on cherche ici, ce n'est pas le nom de celui qui a pressé la détente, c'est l'entité qui a financé la logistique. Regardez ces visages.

Elle désigna la première photo. Mourad, dit « Le Marteau ». Cinquante ans, les traits creusés par trois décennies de survie dans le béton, les mains déformées par la manutention avant de devenir le muscle de Kader. Il représentait l'ancien monde, celui où le respect se gagnait par la présence physique et une fidélité absolue.

— Mourad était sur zone le soir de l'assassinat. Ses comptes sont à sec. Pourquoi ? Parce que le système qu'il servait est devenu obsolète. Son loyer n'est plus payé depuis trois mois. Un homme qui perd son utilité sociale devient dangereux, mais

Mourad n'a pas l'envergure d'un putschiste. C'est une victime collatérale de la modernisation. S'il a trahi, c'est pour une solde de misère.

Elle passa au second. Yacine. Trente-deux ans, un regard fuyant derrière des lunettes de marque. Lui n'avait jamais tenu une arme. Il gérait les garages, les locations, les transits.

— Yacine, lui, comprend les chiffres. Il était là aussi, officiellement pour un inventaire nocturne. Mais regardez ses portefeuilles de cryptomonnaies. Trois jours avant la mort de Kader, il a reçu l'équivalent de deux cent mille euros en Tether. Une prime de licenciement déguisée pour avoir détourné les caméras du hangar sud.

Pendant que Sofia exposait ses preuves, l'ombre du passé s'invitait dans la pièce. Six mois plus tôt, la zone industrielle où Kader avait trouvé la mort n'était encore qu'un labyrinthe de tôle et de bitume fissuré. Le soir du crime, une pluie fine et acide tombait sur la Seine-Saint-Denis, transformant les flaques d'huile en miroirs irisés. Kader marchait vers sa Mercedes, seul, une habitude de vieux lion se croyant encore protégé par son aura de patriarche. Il n'y eut ni cris, ni insultes. Deux silhouettes sombres, vêtues de tenues tactiques sans insigne, étaient apparues comme des spectres sortis des conteneurs de fret. Le tir avait été précis : trois balles de 5.56, un groupement serré dans la zone T du visage. Kader s'était effondré sur le gravier humide, son sang se mêlant au gasoil, tandis que les tueurs s'évaporaient dans une berline noire. Ils s'étaient insérés dans le trafic de l'autoroute avec la fluidité d'un algorithme optimisé. Ce n'était pas un meurtre de banlieue ; c'était une extraction corporatiste.

Sofia se détourna du mur pour faire face à son équipe. Ses adjoints, habitués au terrain et à la rumeur, semblaient déstabilisés par cette froideur statistique.

— Vous voulez des suspects ? continua-t-elle. Voici Karim, Ziad et Brahim. Karim blanchissait l'argent via des sociétés de nettoyage industriel qui ne curent jamais rien

d'autre que des comptes bancaires. Ziad s'occupait de la liaison avec les fournisseurs espagnols, une courroie de transmission humaine que Samir, le nouveau maître du jeu, remplace déjà par des contrats automatisés. Et Brahim... Brahim est le plus tragique. Il a des dettes de jeu colossales auprès de cercles clandestins que Samir contrôle désormais.

Elle fit une pause. Le silence n'était troublé que par le tic-tac irritant d'une horloge murale. Dans son esprit, elle revoyait l'image de son ancien coéquipier, gisant dans un entrepôt similaire, quelques années plus tôt. L'échec ne résidait pas dans la mort de l'homme, mais dans l'incapacité de la police à comprendre la mutation du crime. Ils cherchaient des voyous, ils trouvaient des gestionnaires de risques.

— Le crime en Seine-Saint-Denis a changé de visage, martela-t-elle. Ce département n'est plus un territoire de gangs, c'est une plateforme logistique mondiale. Kader est mort parce qu'il voulait préserver une économie de proximité, basée sur l'humain et la parole donnée. Samir, lui, voit le 93 comme un hub de distribution. Pour lui, Kader était un coût fixe inutile, un intermédiaire prélevant une marge sans valeur ajoutée. Son assassinat n'était qu'une mesure de rationalisation budgétaire.

Elle pointa la photo de Brahim.

— Il prétend qu'il achetait des cigarettes à la station-service. La vérité, c'est qu'il servait de balise. Il a donné le signal quand la voiture de Kader a quitté le périmètre sécurisé. Pourquoi ? Parce que Samir a promis d'éponger ses dettes. C'est le crime social à l'état pur : utiliser la détresse financière pour transformer un petit soldat en traître de circonstance.

Sofia s'approcha de la fenêtre. Dehors, le ciel de plomb pesait sur les barres d'immeubles. Les grues de chantier, squelettes métalliques géants, s'activaient sur les futurs sites des Jeux Olympiques, promettant un renouveau urbain qui ne ferait que repousser la misère un peu plus loin. Elle sentait le froid du vitrage contre son front.

Ce département était une cicatrice ouverte sur le flanc de la capitale, un lieu où l'on déversait tout ce que la ville lumière refusait de voir.

— Le bon de livraison BV-402 est la clé, dit-elle sans se retourner. Ce n'est pas un document de transport classique. C'est un code. Chaque entrée correspond à une quantité de marchandise, mais aussi à un identifiant de paiement sur le darknet. Ces hommes ne sont que des points sur une carte. Ils n'ont aucune autonomie. Si nous voulons arrêter Samir, nous ne devons pas chercher l'arme, mais le serveur.

L'un de ses lieutenants, Morel, un vétéran de la brigade, soupira en écrasant son gobelet en plastique.

— Chef, avec tout le respect que je vous dois, la juge va nous rire au nez. On n'a pas de témoins, pas d'ADN exploitable, rien que des recoupements bancaires et des logs d'adresses IP. Dans le 93, on condamne avec du solide, pas avec des probabilités.

Sofia se tourna vers lui, le regard brillant d'une détermination glacée.

— Justement, Morel. Les faits sont là. Cinq hommes présents sur la scène voient leur situation financière s'assainir dans les quarante-huit heures suivant le décès de Kader. Ces cinq hommes travaillent pour des structures convergeant vers une seule et même holding écran. La Seine-Saint-Denis est le premier laboratoire du crime dématérialisé. Si nous ne changeons pas de méthode, nous ne serons que les agents d'entretien d'un cimetière numérique.

Elle reprit son carnet. Dans son analyse, le meurtre n'était que le premier acte d'une pièce plus vaste. Six mois plus tôt, au moment précis où Kader s'écroulait, Samir se trouvait à l'autre bout de la ville, dans un bureau climatisé de la Plaine-Saint-Denis. Il n'avait pas besoin de regarder l'exécution. Il recevait des notifications en temps réel : position GPS de la berline, confirmation du tir, temps de réponse de la police — sept minutes, trop tard. Samir n'avait aucune haine envers Kader. Il l'appréciait même,

comme un ingénieur peut estimer une vieille machine à vapeur avant de l'envoyer à la casse. Kader était le passé : bruyant, instable, trop visible. Le futur, lui, était silencieux comme la fibre optique.

— Reprenons, dit Sofia en se rasseyant. On va isoler Ziad. C'est le maillon faible. Il a une famille au pays, il envoie de l'argent chaque mois. Si on bloque ses flux financiers au titre de la lutte contre le blanchiment, il va paniquer. Sans argent, il ne peut plus protéger les siens. Sans la protection de Samir, il n'est rien. On ne va pas l'interroger sur le meurtre, on va l'interroger sur ses impôts. C'est par là qu'Al Capone est tombé.

Elle se tut, laissant ses paroles infuser. L'enquête entrait dans une phase de siège bureaucratique. Ils allaient éplucher chaque facture, chaque bon de livraison, traquant le grain de sable dans l'algorithme. Le portrait social de ces cinq suspects était le miroir d'une France fracturée : l'ouvrier déchu, le diplômé sans débouché, l'entrepreneur bloqué par le plafond de verre, l'exilé économique et le gamin perdu. Tous étaient les enfants d'un système qui les avait produits avant de les rejeter. Le crime n'était plus une rupture, mais une continuité logique de leur existence précaire.

— Morel, préparez les mandats pour les perquisitions numériques. Je veux les accès aux serveurs de 'Flux-Tech'. On va leur montrer que la loi aussi peut devenir un algorithme. Et qu'il est beaucoup moins prévisible que le leur.

Elle ramassa ses dossiers. Elle savait que la route serait longue, que chaque suspect était un nœud à dénouer. Mais elle ressentait enfin une forme de paix. Elle ne luttait plus contre des ombres, mais contre une structure. Et une structure finit toujours par révéler ses failles sous la pression de la réalité.

Le vrombissement de l'A1 redoubla d'intensité. Une nouvelle journée commençait. Des milliers de camions allaient déverser leurs marchandises dans les entrepôts, alimentant le grand flux dont Samir se croyait le maître. Mais dans l'ombre du

commissariat, Sofia Dumas venait de poser la première pierre de son barrage. La guerre des données ne faisait que commencer, et dans cette arène de bitume, le sang qui coulait avait désormais l'amertume de l'encre et la froideur du code.

Elle sortit de la salle. Dans le couloir, l'ampoule grésillait toujours, signal de détresse dans un océan d'indifférence urbaine. Elle ne s'arrêta pas. Son regard était déjà tourné vers l'écran suivant, vers la prochaine transaction, vers la vérité chiffrée qui finirait par trahir celui qui pensait l'avoir domptée.

Chapitre 4

Le Premier Nœud

La grisaille de Seine-Saint-Denis n'était pas une couleur, mais une condition atmosphérique permanente, une strate de particules fines et de vapeur d'eau stagnante écrasée sur les toits en tôle de la Plaine. Sous ce dôme de plomb, le vrombissement de l'A1 ne s'arrêtait jamais. Cette pulsation sourde servait de métronome à une économie de l'ombre où chaque seconde perdue se chiffrait en hectogrammes de produit non livré.

Dans la cabine exiguë de sa Peugeot de service, garée à l'angle de la rue des Fillettes, Sofia Dumas fixait l'entrée du garage « L'Étoile du Nord ». L'endroit exhalait une odeur de gasoil brûlé et de métal froid. C'était le fief d'Albert, que le milieu appelait encore « L'Ancien ». À soixante-dix ans, sa peau tannée rappelait le cuir d'un vieux fauteuil de direction. Ses mains, marquées par quarante ans de cambouis et de cargaisons illicites, ne tremblaient jamais. Albert était un vestige, un monument d'une logistique révolue qui reposait sur la parole donnée, les poignées de main moites dans l'arrière-salle des PMU et les plaques d'immatriculation maquillées à la boue séchée.

Sofia porta à ses lèvres un gobelet de café tiède. L'amertume chimique lui brûla l'œsophage. Elle n'avait dormi que quatre heures. Une sensation de sable sous les paupières lui rappelait cruellement l'échec de l'opération *Sirocco*, trois ans plus tôt. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle revoyait la silhouette de son coéquipier gisant sur le bitume d'un quai marseillais, victime d'un simple manque de coordination. Aujourd'hui, elle ne cherchait plus l'adrénaline, mais la froideur du dossier. Elle observait l'agonie d'un système. Devant le garage, Albert discutait avec deux convoyeurs, de jeunes types en survêtements brillants, ignorants de leur propre précarité. Ils gesticulaient avec l'arrogance des intermédiaires qui se croient

indispensables.

À quelques kilomètres de là, dans le silence ouaté d'un bureau d'Aubervilliers, Samir ne gesticulait pas. Le seul bruit dans la pièce était le cliquetis d'un clavier mécanique et le ronronnement des unités centrales dissimulées sous un bureau en chêne massif. Samir portait une chemise blanche impeccablement repassée, les manches retroussées. Sur ses deux moniteurs, des colonnes de données défilaient : flux Swift, registres de transporteurs maritimes, accès détournés aux serveurs d'un importateur d'Algeciras. Pour lui, Albert n'était pas un homme, mais une variable obsolète dans une équation de rendement. Un « nœud » de latence qu'il fallait purger pour fluidifier le réseau.

Le doigt de Samir survola la touche « Entrée ». La violence physique était une erreur de débutant, une signature que la police pouvait suivre à la trace. Il préférait la violence systémique. Deux semaines plus tôt, il avait glissé un cheval de Troie dans le logiciel de facturation de l'Ancien. D'un geste précis, Samir déclencha une série de virements vers des comptes rebonds situés dans des juridictions opaques. En apparence, les fournisseurs espagnols étaient réglés. En réalité, l'argent s'évaporait dans un maillage de cryptomonnaies avant de revenir, blanchi, sur les comptes de sa propre holding.

Le coup de grâce fut porté en quelques lignes de code. Samir envoya un paquet de données cryptées vers la capitainerie du port d'Algeciras. En falsifiant les connaissements attachés à la prochaine livraison d'Albert — trois tonnes de résine dissimulées dans des palettes de citrons — il rendait l'Ancien insolvable et, surtout, suspect. Dans ce milieu, ne pas payer est une faute, mais paraître incapable de payer est un arrêt de mort.

— Terminé, murmura Samir.

Il s'adossa à son fauteuil, observant la courbe des flux financiers se réajuster en temps

réel. Ce n'était que de la maintenance. Il méprisait Albert pour son inefficacité. Le crime se bureaucratisait, devenait une science de la donnée où le plus fort n'était plus celui qui tirait le plus vite, mais celui qui maîtrisait la bande passante.

Rue des Fillettes, Sofia vit Albert sortir son téléphone. Elle ajusta ses jumelles. L'expression de l'Ancien changea instantanément. Son assurance s'effrita, laissant place à une terreur blanche. Il se mit à marcher en cercles sur le trottoir, son pouce s'escrimant fébrilement sur l'écran. Il appelait ses contacts, ses garanties, ses « frères » d'Espagne. Mais Sofia savait que les lignes tombaient une à une. La procédure de mise en faillite criminelle était engagée.

— Regarde-le, Morel, dit-elle à son adjoint qui somnolait. Il est en train de se noyer dans de l'air sec.

Morel se redressa, frottant ses yeux rougis.

— On intervient ? Si les Espagnols pensent qu'il les a carottés, il ne passera pas la nuit. On pourrait le récupérer.

— Non, répondit Sofia, la voix dénuée d'émotion. Albert ne comprend rien à ce qui lui arrive. Ce qui m'intéresse, c'est celui qui lui coupe les vivres sans sortir de chez lui.

Elle sentit un froid vif s'insinuer sous son manteau. Ce n'était pas le vent, mais la certitude que l'adversaire avait changé de dimension. Elle luttait contre un fantôme numérique, un architecte du chaos. L'enquête sur le meurtre de Kader, le premier chef tombé, prenait un tournant imprévu. Ce n'était pas une guerre de succession, mais une OPA hostile sur le crime organisé du département.

Soudain, une berline noire aux vitres teintées s'arrêta à la hauteur d'Albert. La vitre passager s'abaissa de quelques centimètres. Sofia vit l'Ancien s'approcher, les épaules voûtées. Il montrait son téléphone, tentait d'expliquer un bug, une maldonne bancaire. Les hommes dans la voiture ne répondirent pas. Le moteur ronronna, une puissance

contenue, avant de repartir dans un crissement de pneus discret. Ils venaient de lui signifier son excommunication. Dans deux heures, Albert ne serait plus qu'un fugitif sans ressources.

Sofia nota l'heure exacte. Ses mains étaient glacées. Elle pensait à ses rapports de fin de mois, à sa hiérarchie obsédée par les statistiques de proximité alors que le trafic mutait radicalement. Elle payait sa lucidité par une solitude pesante et le sentiment d'être un rempart de papier face à un tsunami de code.

— On lève le camp, ordonna-t-elle.

— Et l'Ancien ?

— L'Ancien est déjà un fantôme. On va se concentrer sur les flux de la société Flux-Tech. Je veux savoir qui a payé pour le serveur qui a routé ces transactions. C'est là que se trouve notre homme. Pas dans ce garage qui sent la défaite.

Elle démarra. La ville défilait, grise et indifférente. Les tours de bureaux de Saint-Denis brillaient, forteresses de verre où l'on décidait du sort des hommes par algorithme. Samir était l'un d'eux, un produit de cette modernité capable d'éliminer un pilier du milieu sans se salir les mains.

Sofia serra le volant. Elle savait que pour faire tomber un tel homme, elle devrait elle aussi devenir une machine, sacrifier ses dernières attaches pour se fondre dans les chiffres. La justice n'était plus une balance, c'était une unité de traitement de données.

Derrière elle, la silhouette du garage s'effaçait dans la brume de pollution. Albert était resté seul sur le trottoir, une petite tache sombre sur le bitume immense. Sous le bitume, les câbles de fibre optique transportaient, à la vitesse de la lumière, les ordres de liquidation d'un nouveau genre de parrain.

Elle se gara devant le commissariat mais ne descendit pas tout de suite. Ses mains tremblaient légèrement d'épuisement. Ce premier nœud n'était que le début. Elle

soupira, éteignit le contact et s'enfonça dans la lumière crue des néons du hall, prête à entamer une nouvelle nuit de chiffres. Le monde était sale, et les réponses arriveraient sans doute trop tard pour sauver qui que ce soit. Elle n'était plus là pour sauver des vies, mais pour classer des dossiers de faillite humaine.

Chapitre 5

Signature Spectrale

L'odeur dans le laboratoire de balistique de la préfecture n'était ni celle de la mort, ni celle de la poudre fraîche, mais celle, entêtante et stérile, de l'huile de silicone et du métal froid. Dans ce hangar de haute précision niché sous le Palais de Justice, le silence n'était rompu que par le sifflement pneumatique des extracteurs d'air. Vasseur, l'expert, ne leva pas les yeux de son microscope comparateur. Sa blouse d'un blanc chirurgical jurait avec le teint grisâtre de Sofia, encore imprégné par la suie des entrepôts de la veille.

Sur le plateau d'innox, trois douilles de calibre $4,6 \times 30$ mm reposaient comme des bijoux technologiques. Des étuis de laiton poli, minuscules et fuselés. On était loin du plomb vulgaire des règlements de comptes habituels, de ces 9 mm parabellum que l'on ramasse écrasés dans les cages d'escalier de la Forestière. Ici, on entrait dans le domaine de la perforation de blindage.

— C'est une signature spectrale, murmura Vasseur d'une voix monocorde. Tu ne trouveras pas ça dans les caches des petits soldats de la drogue. Ces munitions sont manufacturées par une firme allemande, vendues exclusivement à des unités d'élite ou des sociétés de sécurité privées sous contrat gouvernemental. Les micro-stries sur l'amorce sont d'une régularité mathématique. L'arme est un HK MP7. Un pistolet-mitrailleur de défense personnelle : compact, létal, conçu pour traverser un gilet pare-balles à cent mètres.

Sofia s'approcha, observant les étuis à travers la vitre de protection. Le reflet des néons dessinait des lignes froides sur le métal. Elle ne ressentait aucune excitation, seulement une fatigue sourde qui lui pesait sur les cervicales.

— Pas de remontage manuel ? Pas de poudre de récupération ?

— Rien du tout, répondit Vasseur en se redressant enfin.

Il se frotta les yeux, dévoilant des cernes violacés.

— C'est de la munition d'usine haute performance. La percussion est nette, l'éjection parfaite. Le tireur n'a pas laissé d'empreintes, mais il a laissé une facture. Une rafale de cinq coups, groupés dans un cercle de trois centimètres. Ce n'est pas un crime passionnel, Sofia. C'est une opération de maintenance. On a éliminé une obsolescence.

Vasseur désigna une macro-photographie épinglée au mur : le projectile récupéré dans le thorax de Kader. La chemise de cuivre était à peine déformée, preuve de la dureté du noyau d'acier. La balle avait traversé le sternum comme du papier de soie, déchiquetant les tissus avec une efficacité chirurgicale avant de se loger dans la colonne vertébrale.

— Le matériel vient de l'extérieur, reprit Sofia pour elle-même. Nos réseaux habituels sont inondés de Kalachnikovs fatiguées dont les canons sont trop usés pour marquer les balles. Là, on a affaire à un commando. Des types qui ne fument pas de shit et qui ne postent pas leurs exploits sur les réseaux.

Elle quitta le laboratoire sans un mot, ses pas résonnant sur le lino gris des couloirs. Dans l'ascenseur, le miroir lui renvoya l'image d'une femme de quarante ans dont le visage semblait se dissoudre sous la lumière crue des tubes fluorescents. Le crime changeait de nature. On passait de l'artisanat brutal de la banlieue à une industrie de pointe, invisible et délocalisée.

De retour à son bureau, une cellule encombrée de dossiers dont les couvertures cartonnées gondolaient sous l'humidité, elle alluma son terminal. L'écran projeta une

lueur bleutée sur les piles de rapports. Elle ouvrit le fichier "Flux-Tech", la nébuleuse que Samir utilisait pour blanchir la logistique du département.

Elle se concentra sur les relevés de transactions transmis par la brigade financière. Des milliers de lignes, un flux continu de micro-paiements, de frais de stockage et de locations de containers. Sofia n'était pas comptable, mais elle savait débusquer l'anomalie. Ses yeux balayèrent les colonnes jusqu'à s'arrêter sur un identifiant de facturation récurrent : *ISS - Iberia Secure Systems.*

Une recherche sur la base de données d'Europol fit apparaître une fiche concernant la sécurité du port de Barcelone. Une société officiellement chargée de la surveillance des terminaux méthaniers. En creusant les organigrammes, Sofia découvrit une structure en poupées russes : ISS était la filiale d'une holding luxembourgeoise, elle-même détenue par un fonds d'investissement singapourien.

Le lien était là. Le serveur ayant routé les transactions cryptées de Samir passait par un nœud de communication situé dans les bureaux d'ISS à Barcelone. Les munitions allemandes, le matériel militaire, le commando... tout convergeait vers cette enclave portuaire. Samir n'achetait pas seulement des entrepôts ; il louait une armée privée pour restructurer son marché.

Elle composa un numéro interne.

— Marc ? C'est Sofia. Je veux tout sur le fret entre Barcelone et le port sec de Gennevilliers ces trois derniers mois. Surtout les convois escortés par ISS.

— Tu cherches quoi ? demanda la voix fatiguée de son collègue des douanes.

— Une cargaison qui n'existe pas. Quelque chose d'assez petit pour tenir dans un coffre, mais d'assez cher pour justifier trois assassinats.

Elle raccrocha et s'enfonça dans son fauteuil dont le skaï craquelait. Elle imaginait Samir, assis dans un bureau de verre, contemplant les tableaux Excel de sa domination. Il ne voyait pas des morts, il voyait des ajustements de stocks. Kader et

les autres n'étaient que des variables d'ajustement dans un algorithme de rentabilité. La violence n'était plus un message, c'était une ligne de coût.

Le soir tombait sur la Seine-Saint-Denis, une nappe de brouillard jaunâtre s'élevant du canal de l'Ourcq. Sofia se rendit dans un café près de la gare de Saint-Denis, un endroit où le zinc était taché par des décennies de mauvais café. Elle y avait rendez-vous avec Laugier, un ancien logisticien que Samir avait licencié six mois plus tôt.

Laugier était déjà là, dans un coin sombre, ses mains tremblant autour d'un verre de rouge. Il avait le teint cireux des hommes qui ne dorment plus.

— Vous avez peur, Laugier, commença-t-elle en s'asseyant. C'est sain. Ça veut dire que vous comprenez.

— Vous ne comprenez rien, vous, rétorqua-t-il d'une voix éraillée. Vous cherchez des trafiquants. Mais Samir est un intégrateur. Il s'en fiche de la marchandise. Ce qu'il vend, c'est la certitude que le colis arrivera. Pour ça, il a automatisé la peur.

— Parlez-moi d'ISS à Barcelone.

Laugier eut un rictus nerveux avant de vider son verre.

— ISS, c'est le bras armé du port. Ils gèrent la zone franche. Un territoire où la loi s'arrête aux barrières. À Barcelone, ils ont des scanners que même la douane française n'ose pas rêver d'avoir. Ils savent ce qu'il y a dans chaque boîte. Samir a passé un accord avec eux : il leur fournit les données sur les flux en France, et ils lui ouvrent des couloirs de passage prioritaires.

— Pourquoi éliminer Kader ?

— Parce qu'il voulait garder le contrôle sur le "dernier kilomètre". Les cités, la distribution locale... Kader pensait que c'était son héritage. Mais pour Samir et les Espagnols, l'humain est un goulot d'étranglement. Trop de risques, trop de pertes. Ils veulent remplacer les guetteurs par des caméras à reconnaissance faciale et les dealers par des points de retrait automatisés. Kader était une erreur de syntaxe. Alors ils ont

envoyé le correcteur.

— Le HK MP7, murmura Sofia.

— Ils appellent ça la "Signature Spectrale". Une intervention si nette qu'elle ne laisse aucune trace de lutte. On ne discute pas avec ces gens-là, on subit leur mise à jour.

Sofia resta silencieuse. Elle se sentait soudain anachronique avec son carnet et son revolver de service. Elle luttait contre une multinationale utilisant les outils de la quatrième révolution industrielle. L'enquête n'était plus une traque, c'était une tentative désespérée de comprendre une architecture invisible.

— Où est la prochaine livraison ? demanda-t-elle enfin.

— Ce n'est pas une livraison. C'est un flux continu. Mais si vous voulez voir la tête du serpent, surveillez le terminal de Gennevilliers vendredi soir. Un convoi de la société *Med-Logistics*. Des pièces détachées, officiellement. En réalité, c'est le premier chargement de la "nouvelle donne". Si ça passe, Samir devient intouchable.

Sofia se leva et laissa un billet de dix euros sur la table.

— Rentrez chez vous, Laugier. Changez de ville.

— Ça ne servira à rien, dit-il sans lever les yeux. On ne se cache pas d'un algorithme.

Dehors, le vent de l'A1 portait une odeur de béton humide. Sofia remonta dans sa Peugeot banalisée. Elle ne démarra pas tout de suite, les mains serrées sur le cuir élimé du volant.

La fracture sociale qu'elle observait depuis vingt ans n'était plus seulement une question de pauvreté. C'était une mutation. Le crime se rationalisait, adoptant les codes du capitalisme le plus sauvage. Le sang de Kader n'était que de l'encre rouge dans un bilan comptable. Albert, le vieil garagiste qu'elle venait de quitter, représentait le passé, celui des codes d'honneur désuets. Samir, lui, était le futur : froid, propre, logistique.

Elle démarra enfin, les phares balayant les murs tagués d'un entrepôt. Elle devait trouver un moyen de saboter la machine, non par la force, mais en introduisant un virus dans le système. Une preuve matérielle que même un calcul ne pourrait ignorer.

En arrivant devant son immeuble à Bobigny, elle vit une ombre s'écarter d'une fenêtre. Elle ne s'inquiéta pas. Dans le monde de Samir, l'anonymat n'existait plus. Chaque mouvement était une donnée. Elle monta les escaliers, l'ascenseur étant encore en panne, traversant les odeurs de cuisine épicée et de désinfectant.

À sa table de cuisine, elle déplia la carte du port de Barcelone. Ses doigts suivirent les lignes des quais. Elle chercha la faille. Il y avait toujours une part d'imprévisible, une erreur de calcul.

Son téléphone vibra. Un message anonyme. Une photo.

C'était une vue aérienne du garage d'Albert, prise par un drone. Le vieil homme était assis sur une chaise de jardin au milieu de la cour vide. L'image était d'une netteté effrayante. En bas, une légende : **ASSET DEPRECATED** (Actif déprécié).

Sofia serra le poing. Samir ne se contentait pas de gagner ; il documentait sa victoire. Il transformait l'intimidation en data. Elle éteignit l'appareil et le jeta dans un tiroir. Elle ne dormirait pas. Elle passerait la nuit à décortiquer les manifestes de cargaison de **Med-Logistics**.

Elle allait chercher le grain de sable. Car malgré le désenchantement, elle gardait une certitude archaïque : le sang, même versé avec une précision chirurgicale, finit toujours par laisser une trace. La "Signature Spectrale" n'était qu'un spectre, et Sofia savait comment les traquer. Elle en portait elle-même un depuis trop longtemps pour craindre ceux des autres.

À l'aube, Sofia se passa de l'eau froide sur le visage. Elle regarda son reflet dans le miroir piqué de la salle de bain. Elle n'était plus une femme, elle était une procédure.

Elle enfila sa veste, vérifia son arme et sortit affronter le flux. Le marché ne dormait jamais, mais la justice, même épuisée, pouvait encore se montrer d'une insomnie redoutable.

Chapitre 6

Le Protocole de Séville

Le soleil de Séville n'a rien de bienveillant ; c'est une lampe d'interrogatoire fixée au zénith qui écrase les ombres et fait suer les pierres. Ici, la chaleur ne vous enveloppe pas, elle vous pèse sur les épaules comme un constat d'échec. À quarante-deux degrés sous les colonnades de marbre de l'Hôtel Alfonso XIII, l'air sature de fleur d'oranger rance, de tabac brun et de ce parfum de luxe suranné qui tente de masquer l'odeur âcre du port industriel tout proche.

Samir ajusta sa veste en lin. Une coupe italienne impeccable qui ne trahissait rien de l'humidité de sa peau. Il détestait l'Espagne. Il exérait ce rythme andalou qui feignait la paresse pour mieux dissimuler une cruauté millénaire. Pour lui, le temps n'était pas une suggestion mélancolique rythmée par les cloches des églises, mais une suite de zéros et de uns, une cadence froide qui devait s'emboîter sans friction.

— Vous ne touchez pas à votre Manzanilla, Samir ?

L'homme qui lui faisait face s'appelait Esteban. Il portait un costume sombre malgré la fournaise, un tissu au prix d'une berline allemande qui ne se froissait jamais, pas plus que son visage. Ses yeux étaient deux fentes de verre fumé, habitués à fixer l'horizon des cargos qui remontaient le Guadalquivir.

— Je ne bois jamais quand je travaille, répondit Samir. L'alcool altère la perception des marges d'erreur. Et nous sommes ici pour les réduire au néant.

Esteban sourit. Un mouvement mécanique des lèvres qui n'atteignit pas ses pommettes.

— Vous êtes très... parisien. Très technique. On m'a dit que vous aviez transformé Aulnay-sous-Bois en une horloge suisse. Mais l'Andalousie est un organisme. Si vous voulez injecter vos flux dans nos réseaux, il faut que le sang circule dans les deux sens.

Six mois plus tôt, la Seine-Saint-Denis ne ressemblait pas à une horloge, mais à une plaie ouverte sous un ciel de plomb. Le vent de l'A1 charriait des poussières de freins et des rêves de fuite qui s'écrasaient contre le béton de la zone Garonor. Samir se souvenait de l'odeur du gasoil brûlé qui lui collait aux narines lorsqu'il observait, depuis la passerelle du bâtiment B4, le ballet des chariots élévateurs.

À l'époque, Kader tenait encore les murs avec ses méthodes de soudard et sa paranoïa de vieux loup. Il voyait des kilos de résine là où Samir voyait des unités de stockage. Il voyait des « petits frères » là où Samir voyait une main-d'œuvre à haut risque et faible rendement.

— Tu te prends pour un ingénieur, mon fils, lui avait dit Kader en crachant entre deux palettes de textile contrefait. Mais dans ce business, si tu n'as pas de sang sur les mains, c'est que tu n'as pas de part de marché.

Samir l'avait regardé avec une pitié glaciale. Il pensait à son père, mort d'une overdose dans une cage d'escalier pisseuse, foudroyé par un produit que Kader distribuait avec la désinvolture d'un épicier de quartier. Pour Samir, la faiblesse émotionnelle était une scorie. Le chaos des cités, un bruit de fond qu'il fallait filtrer.

Le jour où un commando venu de l'Est avait couché Kader dans le caniveau d'une zone industrielle déserte, Samir n'avait pas ressenti de tristesse. Juste un soulagement technique. La variable d'ajustement avait été supprimée, libérant le terrain pour une restructuration majeure. Il avait immédiatement contacté les fournisseurs via des canaux cryptés, proposant non pas une nouvelle guerre de territoire, mais une

fusion-acquisition basée sur l'optimisation des circuits.

À Séville, le silence se prolongea, seulement troublé par le bourdonnement d'une mouche contre une carafe d'eau glacée. Esteban fit un signe de tête. Un serveur, discret comme un spectre, déposa un dossier en cuir sur la table en fer forgé.

— Le Protocole de Séville, murmura Esteban. Nous déplaçons six tonnes par mois. Jusqu'ici, nous utilisons des indépendants, des routiers polonais, des go-fasts qui finissent dans le décor ou derrière les barreaux. C'est du folklore. C'est coûteux et, surtout, traçable.

Samir ouvrit le dossier. Les pages débordaient de manifestes de cargaison et de schémas de transbordement. Ses yeux balayèrent les chiffres avec une gourmandise sèche.

— Vous voulez l'invisibilité, analysa Samir. Vous voulez que votre marchandise soit diluée dans le commerce légal au point de devenir une donnée statistique insignifiante.

— Exactement. Vos entrepôts d'Aulnay sont le nœud gordien de l'Europe du Nord. Si nous intégrons nos arrivages dans vos circuits d'électroménager, nous devenons intouchables. Mais pour cela, Samir, le « bruit » à Aulnay doit être nul. Pas de règlements de comptes, pas de descentes, pas de fuites.

Samir sentit une pression monter, une chaleur différente de celle du soleil espagnol. Sa vie tenait à sa capacité à transformer la violence brute en une procédure bureaucratique irréprochable. S'il échouait, il ne serait pas licencié ; il deviendrait un actif déprécié à effacer.

— Le bruit est sous contrôle, affirma-t-il d'une voix stable. Les chauffeurs ignorent ce qu'ils transportent. Les dockers sont des intérimaires interchangeableables. Quant aux

autorités... disons que le réseau de corruption est aussi structuré qu'une administration d'État.

— Et la policière ? lança soudain Esteban. Une certaine Sofia Dumas. Elle fouine. Elle a un compte personnel à régler avec le passé de cet entrepôt.

Le nom fit l'effet d'une décharge électrique dans la colonne vertébrale de Samir. Il revit le visage de la commandante dans la lumière crue d'une salle d'interrogatoire, des années plus tôt. Elle n'avait pas changé : les mêmes yeux fatigués de celle qui a trop vu l'abîme, la même détermination d'un système qui refuse de mourir.

— Sofia Dumas est une anomalie, répondit Samir. Un vestige. Elle cherche des preuves matérielles là où il n'y a que des flux numériques. Elle cherche la justice, je cherche l'équilibre. L'équilibre gagne toujours.

À Bobigny, dans le bureau exigü du SRPJ, l'équilibre était une notion abstraite. La pièce était saturée d'une lumière de néon blafarde qui donnait aux dossiers empilés une teinte de cadavre. Sur son bureau, une tasse de café froid servait de cendrier improvisé à Sofia. Elle fixait les manifestes de Med-Logistics qui défilaient sur son écran. Des milliers de lignes. Des téléviseurs turcs, des composants chinois, des fruits d'Espagne. Tout était trop normal. C'était la signature de Samir : la perfection du vide.

Elle se massa les tempes, hantée par le souvenir de son coéquipier tombé lors d'une infiltration ratée chez Kader. À l'époque, ils traquaient des hommes. Aujourd'hui, elle traquait des algorithmes.

— Tu ne trouveras rien, Sofia, dit Laugier depuis le cadre de la porte.

Son supérieur portait sa lassitude comme un uniforme.

— Il y a une faille, Laugier. Regardez ces temps de transit entre Séville et Aulnay.

Les camions mettent exactement 18 heures et 22 minutes. Systématiquement. Malgré le trafic, les contrôles ou la météo.

Laugier s'approcha, posant une main lourde sur le dossier de sa chaise.

— C'est de l'efficacité, Sofia. On n'arrête pas un homme parce qu'il est trop ponctuel.

— Ce n'est pas de la ponctualité, c'est du pilotage automatique. Ils utilisent des couloirs réservés et des badges de télépéage qui ne sont jamais contrôlés. Quelqu'un, très haut placé, a ouvert les vannes. Le Protocole de Séville n'est pas un accord entre truands, c'est un partenariat public-privé.

Laugier soupira.

— Laisse tomber. Samir a nettoyé la banlieue pour nous. Depuis qu'il a repris les rênes, les homicides ont chuté de 40 %. La paix sociale a un prix. Si ce prix consiste à laisser transiter de la poudre dans des boîtes de micro-ondes sans faire de vagues, l'État est prêt à payer.

Sofia se leva brusquement.

— La paix sociale ? C'est une anesthésie, Laugier. On laisse un cancer se généraliser parce qu'il ne fait plus mal. Si on ne l'arrête pas, dans cinq ans, il sera au conseil d'administration du CAC 40.

Elle quitta le commissariat sans un mot de plus. Dehors, la ville n'était qu'un défilé de lumières floues sous une pluie fine. Elle devait retourner à Aulnay. Elle devait toucher la réalité physique de ce flux.

À Séville, Esteban sortit un stylo en or massif.

— Une dernière chose, Samir. Le cartel de la Costa del Sol n'aime pas les surprises. Si un seul conteneur est ouvert, si une seule ligne de code flanche, nous ne nous en prendrons pas à vos entrepôts.

Il fit glisser son téléphone sur le marbre. C'était une vue aérienne d'une maison de retraite dans le Sud de la France, une bâtisse paisible entourée de pins.

— Votre mère est très bien soignée là-bas. Ce serait dommage que sa couverture soit... résiliée.

Samir ne cilla pas. À l'intérieur, quelque chose se crispa, un vieux réflexe d'enfant, mais il le refoula dans la zone morte de sa conscience. Dans son monde, les sentiments étaient des vulnérabilités.

— Ma mère est un paramètre externe, dit-il d'une voix blanche. Sa sécurité dépend du protocole. Tout comme la vôtre dépend de ma distribution. C'est la base du contrat.

Il signa. L'encre noire sécha instantanément. Le Protocole de Séville était scellé. À des milliers de kilomètres de là, sur l'A1, un premier convoi de camions banalisés s'ébranlait. Des mastodontes d'acier transportant des tonnes de vide apparent, circulant dans les veines d'une Europe bercée par le ronronnement des algorithmes.

Samir quitta l'hôtel Alfonso XIII. En traversant la ville dans sa Mercedes noire, il regarda les touristes, ignorants des forces qui s'entrechoquaient sous leurs pieds. Il repensa à Sofia Dumas. Elle était le grain de sable. Il devait s'assurer que le système était assez lubrifié pour broyer ce grain sans même s'en apercevoir. Dans cette guerre, il n'y aurait pas de héros, seulement des bilans comptables.

Sofia gara sa Peugeot tous feux éteints à quelques centaines de mètres du hub de Med-Logistics. L'entrepôt se dressait devant elle, une masse anguleuse découpée par des projecteurs LED d'un blanc chirurgical.

Elle observa le mouvement des camions aux jumelles. Tout était d'une fluidité effrayante. Pas de cris, pas de palabres. Les chauffeurs scannaient leurs codes sur des bornes automatiques et les barrières s'effaçaient dans une chorégraphie millimétrée.

Soudain, un détail rompit la perfection. Un camion immatriculé en Espagne bifurqua vers un hangar à l'écart, dissimulé à la lisière du bois. Un bâtiment absent des plans officiels.

Elle sentit son pouls s'accélérer. C'était là. L'endroit où le virtuel redevenait matériel. Elle vérifia son arme et s'enfonça dans l'ombre humide des buissons. Ses chaussures s'enfonçaient dans la boue froide, une sensation brute qui la rattachait au terrain. Le calcul de Samir était peut-être parfait, mais la terre, elle, restait imprévisible.

Elle s'approcha du grillage, cherchant une faille. Elle savait que chaque mouvement était probablement enregistré, mais elle savait aussi que la répétition crée des angles morts. Elle attendit le passage d'un nouveau convoi pour masquer sa progression. Elle était le virus. Elle était l'erreur de calcul. Elle entra dans le système.

Chapitre 7

Interrogatoire sous Néons

Le néon numéro 4 clignotait avec une régularité de métronome tuberculeux, projetant sur le visage de Michel Morel un teint de viande de cafétéria laissée trop longtemps sous cellophane. C'était le genre de lumière qui ne révélait pas la vérité, mais qui soulignait la laideur des mensonges. Dans cette pièce étroite du commissariat de Bobigny, l'air avait le goût de l'ozone et de la sueur rance. J'observais Morel à travers la vitre sans tain, en me demandant combien de temps un homme pouvait tenir avant que son système nerveux ne s'aligne sur la fréquence de défaillance d'un tube fluorescent de soixante watts.

— Vous devriez boire votre café, Sofia, lança le capitaine Vasseur en entrant. Il est presque chaud.

Une main posée sur sa hanche, il fit grincer le cuir de son holster comme une vieille selle. Je ne pris pas la peine de répondre. Je connaissais ce breuvage : une mixture de goudron servie dans un gobelet en plastique qui se déformait sous la chaleur, image parfaite de notre institution. Je préférais me concentrer sur Morel. Le comptable de Kader n'avait rien d'un bandit de grand chemin. C'était un architecte de l'ombre qui gérait des flux de marchandises avec la précision d'un horloger suisse. Mais aujourd'hui, les rouages étaient grippés. Ses mains tremblaient si fort que le stylo dessinait des vagues erratiques sur le procès-verbal.

Je franchis la porte de la salle d'interrogatoire. Le clic de la serrure résonna comme un coup de feu dans le ronronnement du transformateur. Morel sursauta. Ses yeux, injectés de sang, cherchèrent un point d'ancrage sur mon visage. Il n'y trouva que du désenchantement.

— Michel, commençai-je d'une voix que je voulais clinique. On a vérifié les registres de Med-Logistics. Les chiffres ne mentent pas, mais ils ne disent pas tout. Il manque quatre pour cent du fret sur les trois derniers mois. C'est beaucoup de vide pour un système censé être parfait.

Il déglutit. Sa pomme d'Adam fit un va-et-vient nerveux, petite souris piégée sous une peau parcheminée.

— Ce n'est pas du vide, murmura-t-il. C'est... une soustraction.

— Une soustraction ? Je vous croyais expert en additions.

Je m'assis en face de lui, posant mes mains à plat sur la table en Formica gris. Le froid du matériau me rappela la morgue.

— Kader ne comprend pas, reprit Morel d'une voix étranglée. Il croit que les chauffeurs se servent, que les mecs des cités ouvrent les scellés pour revendre des smartphones. Mais les camions arrivent intacts. Les capteurs GPS indiquent qu'ils n'ont jamais dévié. Et pourtant, à l'arrivée, le poids ne correspond plus. Les algorithmes de chargement sont réécrits en temps réel.

— Par qui ?

Morel se pencha vers moi, l'odeur de son angoisse montant comme une vapeur acide.

— Par un fantôme numérique. Quelqu'un s'est infiltré dans le Protocole. Ça commence par un bug mineur, un décalage de quelques microsecondes dans la validation des bons. Puis, le logiciel efface des entrées. Des conteneurs entiers disparaissent de la base de données alors qu'ils sont encore sur l'A1. Physiquement, ils sont là, mais pour le réseau, ils n'existent plus. Ils deviennent invisibles.

— Un sabotage interne ? Samir n'est pas du genre à laisser des spectres hanter ses serveurs.

— Samir... Morel prononça ce nom avec une terreur religieuse. Il pense contrôler la machine, mais la machine a appris à mentir. Ce programme ne se contente pas de voler ; il réorganise. Il crée des lignes de code qui s'autodétruisent. J'ai essayé de remonter la source. Tout ce que j'ai trouvé, c'est une boucle de rétroaction qui pointe vers nos propres sauvegardes.

Il essuya son front chauve avec un mouchoir déjà trempé.

— Kader est mort parce qu'il cherchait une taupe humaine. Mais la taupe, c'est le code. On se fait bouffer par un logiciel qui fait sa propre comptabilité. Si vous me renvoyez là-bas, ils me tueront. Non, pire. Ils m'effaceront. Comme un fichier corrompu.

Je restai silencieuse. Le récit de Morel était trop précis pour être une simple paranoïa. C'était la description d'une restructuration dont l'humain était exclu. Samir ne fusionnait pas les entreprises, il éliminait les frictions. Et le personnel, avec ses faiblesses et ses erreurs de saisie, était la friction ultime.

— On va vous mettre en cellule de sûreté, Michel. Le temps que je vérifie vos "boucles".

— Non, ne me laissez pas seul ! Les serrures ici sont électroniques, non ? Tout est connecté !

Je me levai, ignorant son appel. La justice ne s'occupait pas des fantômes, seulement des cadavres. Je sortis de la salle, laissant Morel à sa solitude électrique.

Dans le couloir, l'activité du commissariat suivait son cours léthargique. Un adjoint tapait un rapport de vol de scooter avec deux doigts. C'était ça, la réalité : une lente érosion de l'ordre sous le poids de la négligence. À côté, le monde de Samir, avec ses flux invisibles et sa précision chirurgicale, semblait appartenir à une autre dimension.

Je montai sur le toit pour fumer une cigarette. L'air de la Seine-Saint-Denis était saturé par le grondement de l'autoroute toute proche. On voyait les phares des camions dessiner des traînées lumineuses dans l'obscurité, comme des impulsions électriques dans une fibre optique. Des milliers de tonnes de marchandises circulaient, régies par des serveurs à l'autre bout de l'Europe, tandis que nous restions là, dans notre béton humide, à ramasser les miettes. La ville était un immense circuit imprimé dont nous étions les composants obsolètes.

Vers trois heures du matin, je redescendis. Le silence dans les couloirs était devenu plus dense. Une odeur particulière flottait dans l'air, celle de l'urgence contenue. Je vis Vasseur sortir du bloc des cellules, plus pâle que d'habitude. Il évitait mon regard.

— Sofia... On a un problème avec Morel.

Mon sang se glaça. Je savais ce qu'il allait dire.

— Le garde l'a trouvé pendant sa ronde. Il est mort.

Je bousculai Vasseur pour entrer dans la zone de détention. Morel était affalé sur la couchette, la tête renversée, les yeux grands ouverts sur le plafond écaillé. Il n'avait plus l'air terrifié. Il avait l'air vidé. Sur son avant-bras gauche, une petite trace de ponction marquait la veine. À côté de lui, une seringue en plastique bon marché traînait au sol.

— Overdose, lâcha Vasseur. Il avait un sachet de dope planqué dans sa veste. Il n'a pas supporté la pression.

— Une overdose ? Morel ? Je me tournai vers lui, l'ironie me brûlant la gorge. Cet homme ne prenait même pas d'aspirine sans vérifier la date de péremption. Il passait son temps à se désinfecter les mains. Et vous voulez me faire croire qu'il s'est envoyé une dose létale avec une aiguille dégueulasse ?

— Les gens changent sous la pression, Sofia. C'est le rapport officiel. Ses empreintes sont sur la seringue.

Je m'approchai du corps. Un détail clochait. Morel portait toujours sa vieille montre à remontage manuel, mais le bracelet était décalé de deux crans par rapport à la marque habituelle sur son poignet. Aucune trace de lutte, aucune trace de drogue sur ses vêtements, rien que cette ponction chirurgicale. Je regardai le néon de la cellule. Il était parfaitement stable, désormais. Pas de clignotement. Le système avait repris ses droits.

— Le fantôme, murmurai-je.

Je retournai à mon bureau. Sur mon écran, le fichier de l'enquête était toujours ouvert. J'y avais consigné les dires de Morel. Je cliquai sur rafraîchir. Le curseur tourna quelques secondes, puis une fenêtre s'afficha : "Erreur 404 : Document non trouvé".

Ce n'était pas seulement Morel qui avait disparu. C'était sa parole. Le système n'avait pas seulement tué l'homme, il avait réécrit le passé. Je sortis une flasque de ma veste et pris une longue gorgée. Le whisky me brûla les entrailles, mais c'était la seule chose réelle dans ce monde de simulacres. J'avais perdu ma source, mes preuves, et demain, je devrais justifier devant l'IGPN pourquoi un témoin clé s'était "suicidé" sous ma surveillance.

Le prix de la vérité grimpa, et mon compte était déjà dans le rouge. Dehors, l'A1 continuait de vrombir. Un autre convoi Med-Logistics passait sans doute le péage à

cet instant précis, invisible, transportant une cargaison de néant et de profits virtuels. Samir avait gagné. Il n'avait même pas eu besoin de se salir les mains. Le code s'était chargé de tout.

Je fixai l'écran noir. Dans le reflet, je voyais mon visage marqué par une pointe d'admiration amère pour la perfection du crime. C'était une exécution binaire. 0 ou 1. Morel était devenu un 0.

Je savais que je n'arrêtera pas. Non par héroïsme, mais par vice. Je voulais voir jusqu'où la machine pouvait aller avant de s'effondrer sous son propre poids. Tout système, aussi rationnel soit-il, finit par produire ses propres déchets. C'est là, dans la décharge de la modernité, que je finirais par trouver la faille.

En sortant, je vis Vasseur ranger le dossier Morel dans le tiroir des affaires classées. Une overdose de plus dans le 93. Un fait divers qui ne ferait pas trois lignes.

— Vous rentrez, Sofia ?

— Oui. Je vais aller dormir. Si le système me le permet.

Je sortis dans la nuit froide. La pluie transformait le goudron en miroir sombre. À quelques mètres, une caméra de surveillance pivotait lentement, son œil rouge braqué sur moi. Je ne savais pas qui regardait derrière l'écran, mais je savais qu'on me comptabilisait déjà. Une variable isolée. Un résidu. Pour l'instant.

Chapitre 8

Ombres Chiffrées

L'air à l'intérieur de l'entrepôt logistique de La Courneuve possédait une texture particulière : une sécheresse électrostatique, saturée par le bourdonnement basse fréquence de deux cents serveurs travaillant à plein régime. À l'extérieur, le ciel de Seine-Saint-Denis pesait comme une chape de plomb brossé, strié par les traînées de condensation des avions en approche du Bourget. Le vacarme de l'A1, à moins de cent mètres, n'était plus un bruit, mais une vibration tectonique qui faisait tressauter la surface du café noir, froid et huileux, posé sur le bureau de Samir.

Samir observait ses moniteurs. Pour lui, la ville n'était pas faite de briques et de sang, mais de flux : marchandises, capitaux et, surtout, informations. Son réseau de radiocommunications, utilisant des fréquences industrielles détournées et un chiffrement propriétaire, était censé être impénétrable. Pourtant, la réalité statistique venait de le gifler. Trois saisies en une semaine. À chaque fois, les unités d'intervention de la police arrivaient avec une précision chirurgicale, avant même que les chauffeurs n'aient pu décharger les palettes de composants électroniques et de précurseurs chimiques destinés au cartel de Malaga.

Ce n'était pas de la chance. Quelqu'un livrait les graines de chiffrement. Quelqu'un vendait la latence du système.

Il se leva, les articulations craquant dans le silence relatif du bureau vitré. Il lissa son costume gris anthracite, une pièce sur mesure dont la rigidité lui servait d'armure contre le chaos environnant, et descendit vers la « ruche ». Dans cet espace de développement, trois hommes travaillaient courbés sur leurs écrans, dans une pénombre seulement troublée par l'éclat bleuté des dalles OLED.

Ses architectes. Les seuls à posséder les clefs de la forteresse.

Yanis, l'aîné, était un ancien ingénieur de chez Thales au visage parcheminé, les doigts jaunis par le tabac. Luc, vingt-quatre ans, prodige de l'école 42, trahissait une anxiété chronique par un regard fuyant ; il vivait dans un studio minuscule à Bobigny pour payer les soins de sa mère. Elias, enfin, spécialiste de la cybersécurité offensive recruté sur les forums obscurs de l'Europe de l'Est, était le plus efficace, le plus froid, et le plus gourmand.

Samir s'arrêta derrière eux. Il sentait l'odeur de la sueur froide, de la pizza rassie et du métal chauffé. L'odeur du stress binaire.

— La police a intercepté le convoi 402 à l'échangeur de Gonesse à trois heures ce matin, commença Samir d'une voix dépourvue d'inflexion. Ils savaient exactement sur quel canal secondaire la radio allait basculer après le tunnel.

Le crépitement des claviers s'arrêta net. Yanis soupira, les épaules affaissées. Luc fixa son écran, les pupilles rétractées. Elias pivota lentement sur son fauteuil, un sourire indéchiffrable aux lèvres.

— Le saut de fréquence est pourtant généré aléatoirement, patron, dit Elias. À moins qu'ils n'aient un ordinateur quantique à la préfecture, ils ne peuvent pas suivre.

— Ils ne suivent pas, Elias. Ils anticipent.

Samir s'approcha de la baie vitrée dominant le quai. En bas, des chariots élévateurs déplaçaient des caisses marquées du logo « Med-Logistics ». Une façade légale parfaite.

— Nous allons procéder à une mise à jour immédiate, annonça Samir. Chacun d'entre

vous va implémenter un segment différent du nouveau protocole. C'est un exercice de théorie des jeux. L'équilibre de Nash, messieurs : si tout le monde coopère, le système survit. Si quelqu'un dévie, il crée une anomalie que je verrai immédiatement.

Il ne parlait pas de morale, mais de mathématiques. Pour lui, la trahison n'était qu'une variable de coût dans une équation de profit. Il distribua trois clefs USB, chacune contenant un jeu de coordonnées et un timing différent pour un transport fictif prévu la nuit suivante. Le « convoi fantôme ».

— Yanis, la partie Nord. Luc, l'accès périphérique Est. Elias, le routage central. Si la police apparaît à l'un de ces points, je saurai. C'est une stratégie de dominance stricte.

Samir retourna dans son bureau. Il ne dormit pas. Derrière son propre logiciel de monitoring, une sonde invisible sur les communications de ses employés, il attendit. Vers deux heures du matin, une activité suspecte apparut. Un paquet de données compressées sortait d'une application de messagerie cryptée sur un mobile détecté dans l'entrepôt.

Samir isola les logs. Le destinataire était une adresse IP dynamique rebondissant de Singapour à Berlin avant de finir sa course sur un serveur de la Place Beauvau. Le paquet contenait les coordonnées de l'accès périphérique Est.

Luc.

Samir ne ressentit aucune déception, juste la satisfaction d'une démonstration réussie. Le gamin de Bobigny qui voulait sauver sa mère avait introduit la fracture sociale dans le code. La précarité était la faille de sécurité que Samir n'avait pas assez pondérée. La police n'avait pas eu besoin de génie, seulement d'un levier sur un homme qui craignait l'expulsion.

Il composa un numéro.

— C'est moi. Le segment Est est compromis. Annulez le déploiement réel. Laissez-les charger les caisses vides. Je veux que les forces d'intervention se déploient en force là-bas.

Il attendit encore une heure, observant sur son moniteur l'activité radio de la police s'intensifier. Ils mordaient à l'hameçon. Il descendit alors une seconde fois dans la salle des serveurs. Luc ne l'entendit pas approcher, les mains tremblantes sur son clavier. Samir posa une main sur l'épaule du développeur. Le garçon sursauta, un cri étouffé mourant dans sa gorge.

— Tu sais, Luc, commença Samir, la logistique est une science de la transparence. Le secret est une anomalie. Et les anomalies doivent être corrigées pour que le système reste stable.

— Je... je ne comprends pas, bégaya Luc, les yeux injectés de sang.

— Tu as envoyé les coordonnées de la zone Est. Celles que je t'avais confiées à toi seul.

Samir fit pivoter le fauteuil de Luc. Dans le reflet des lunettes du jeune homme, il vit son propre visage, impassible, minéral.

— Ils m'ont promis qu'ils ne me feraient rien, murmura Luc dans un sanglot. Ils ont dit qu'ils paieraient les arriérés de la clinique. Ils ont dit que vous étiez un monstre.

— Ils ont raison sur un point : je détruis ce qui ne fonctionne pas. Mais la police ne paie jamais ses dettes, Luc. Ils utilisent la ressource jusqu'à l'épuisement, puis ils la jettent. Tu n'es pas un témoin, tu es un consommable.

Samir sortit un brouilleur de signal de sa poche et l'activa. Les écrans de la pièce se

mirent à grésiller, envahis par une neige numérique. Il se tourna vers Elias.

— Efface ses accès. Révoque ses certificats. Supprime son existence de nos bases de données. À partir de maintenant, Luc n'a jamais travaillé ici. S'il parle, il n'aura aucune preuve. Ce sera la parole d'un gamin de banlieue contre une multinationale parfaitement en règle.

— Et pour sa mère ? demanda Yanis d'une voix rauque.

Samir s'arrêta au seuil de la porte sans se retourner.

— Le système n'a pas de budget pour la charité. Luc a parié contre la maison. Il a perdu. C'est le résultat logique.

De son bureau, Samir vit au loin les gyrophares bleus converger vers l'entrepôt vide de la zone Est. Ils allaient enfoncer des portes pour ne trouver que de la poussière. Il prit une gorgée de son café froid. Le goût était métallique, comme le monde qu'il construisait.

Dehors, le vrombissement de l'A1 continuait, incessant. Un flux ininterrompu de marchandises que personne ne remettait en question. La Seine-Saint-Denis n'était qu'un immense circuit imprimé où des millions d'individus s'agitaient, persuadés d'avoir un libre arbitre alors qu'ils n'étaient que des électrons suivant la ligne de plus faible résistance.

Samir, lui, était l'architecte. Et l'architecte savait que pour que l'édifice tienne, il fallait parfois purger les fondations.

Il regarda l'horloge : 04h12. Dans deux heures, le soleil baignerait le département d'une lumière grise. Pour Samir, le jour n'était qu'une autre fréquence à gérer. Il se remit au travail. Les chiffres ne mentaient jamais. Ils ne trahissaient pas. Ils étaient la

seule vérité dans un océan de simulacres.

Un nouveau message s'afficha sur son écran sécurisé : confirmation du port de Valence. Le cargo « El Gordo » entrait dans les eaux territoriales. La logistique ne s'arrêtait jamais. Le crime n'était plus une affaire de sang, c'était une affaire de gestion de données. Et Samir était le meilleur gestionnaire que la ville ait jamais engendré.

Il ferma les yeux une seconde, effaça l'image de Luc de sa mémoire tampon, et appuya sur « Entrée ». Le réseau redémarra, vierge de tout soupçon, prêt pour la suite. Tout était sous contrôle. Tout était chiffré. Tout était, enfin, à sa place.

Chapitre 9

La Zone Grise

Le viaduc de l'A1 surplombait la Plaine Saint-Denis comme une épine dorsale de béton grisâtre, déversant un flux ininterrompu de métal et de particules fines sur les entrepôts en contrebas. C'était un non-lieu où la ville s'effiloçait dans un enchevêtrement de grillages et de hangars dont la seule fonction était de servir de transit à un désir de consommation insatiable. Le froid de novembre, telle une lame émoussée, s'insinuait sous le col du caban de Sofia Dumas. Une morsure humide qui réveillait la douleur de ses vieilles blessures. À chaque pas, ses articulations grinçaient. Le souvenir de Paul, son ancien coéquipier, ne la quittait jamais par ce temps de chien. Il répétait souvent que la Seine-Saint-Denis ne sentait pas la poudre, mais le gasoil brûlé et la misère que l'on tente de camoufler sous des couches de peinture industrielle.

Sofia s'arrêta devant le numéro 42 de l'avenue du Président-Wilson. Derrière une façade aveugle de tôle ondulée, un panneau laconique indiquait : *Logistics & Flow Solutions – Accès réservé*. Rien ne distinguait ce site des milliers de centres de distribution maillant la banlieue, hormis l'absence totale de vie en surface. Aucun chauffeur ne fumait près des quais, aucun moteur ne tournait. Tout se jouait à l'intérieur, dans les entrailles du monstre.

Elle présenta un badge d'intérimaire obtenu à prix d'or auprès d'un contact à La Courneuve. Le lecteur optique émit un bip sec. La porte coulissante s'ouvrit dans un sifflement pneumatique, libérant une bouffée d'air saturée d'ozone et de plastique chaud.

À l'intérieur, la rupture était brutale. Ce n'était plus le "93", mais le futur immédiat

d'une logistique déshumanisée. Des étagères métalliques de six mètres de haut s'alignaient à perte de vue sous des néons à la lumière bleutée, ne laissant aucune place à l'ombre. Le silence n'était troublé que par le chuintement des convoyeurs et le signal régulier des terminaux portatifs. Une douzaine de silhouettes s'agitaient avec une précision d'horloger : des « pickers », jeunes hommes aux visages fermés, les oreilles greffées à des dispositifs leur dictant les commandes.

Sofia avança, simulant une prise de poste. Elle cherchait le centre névralgique, le perchoir d'où Samir orchestrait ce ballet. Ce n'était pas un "four" de cité avec ses guetteurs et ses rites tribaux. C'était une multinationale de l'ombre, où le stupéfiant n'était qu'une référence parmi d'autres, expédiée en moins de trente minutes par une flotte de scooters électriques indétectables dans la circulation urbaine.

Elle le repéra enfin. Samir occupait un bureau vitré, surélevé, dominant l'aire de préparation. Il ne ressemblait en rien aux profils de la PJ. Pas de signes ostentatoires, juste un col roulé sombre et un regard rivé sur un mur d'écrans. Il analysait des graphiques en temps réel, des flux de géolocalisation et des courbes de rentabilité avec la froideur d'un courtier de la Défense.

Sofia gravit l'escalier métallique, ses pas résonnant comme une intrusion dans un sanctuaire. Elle entra sans frapper. Samir ne leva pas les yeux. Il acheva de saisir une ligne de commande sur son clavier mécanique dont le clic-clac sec rythmait le silence.

— Le secteur Nord-Est est à 82 % de sa capacité, murmura-t-il pour lui-même. On va devoir réallouer les flux de Bobigny pour tenir la promesse des vingt minutes.

Il pivota enfin sur son siège ergonomique. Son visage était lisse, dépourvu de la fatigue qui marquait d'ordinaire les hommes du quartier. Il possédait le calme de ceux qui ont remplacé l'instinct par l'algorithme.

— Capitaine Dumas, dit-il avec une politesse glaciale. Vous êtes plus persévérante que vos collègues. Mais vous avez l'air d'avoir froid. Voulez-vous un café ? La machine est une merveille d'ingénierie italienne. Elle ne faillit jamais.

Sofia resta debout, les mains enfoncées dans ses poches, sentant le poids froid de son Sig Sauer contre sa cuisse. Une présence dérisoire dans cet environnement.

— Tu appelles ça comment, Samir ? Ce délire de start-upper ?

Il esquissa un sourire imperceptible.

— J'appelle ça la rationalisation du besoin. Le marché que vous combattez est archaïque. Les fusillades pour un coin de rue, les règlements de comptes devant les écoles... C'est mauvais pour les affaires. C'est du bruit inutile. Moi, je supprime le bruit. Mes livreurs respectent le code de la route, mes clients sont servis à domicile. Pas de friction, pas de désordre social. Je suis le meilleur allié de votre ministre, s'il avait l'intelligence de le comprendre.

— Tu vends de la mort sous blister, Samir. Et tu le fais en exploitant des gamins que tu transformes en automates.

Samir se leva et s'approcha de la vitre. En bas, un préparateur scannait frénétiquement des paquets de résine sous vide, les jetant dans des bacs qui filaient vers l'expédition.

— Regardez-les, Dumas. Ils ne brûlent pas de voitures. Ils ont un planning, des objectifs, une structure. Je leur offre ce que l'État leur refuse : une place dans un système qui fonctionne. Qu'est-ce que vous proposez en face ? Fleury-Mérogis ? Un stage de réinsertion pour apprendre à rédiger des CV que personne ne lira ?

Sofia sentit une chaleur acide monter en elle. Ce n'était pas l'arrogance de Samir qui la blessait, mais la part de vérité qu'il maniait avec une précision chirurgicale.

— Ton système s'effondre, Samir. L'assassinat de l'Espagnol la semaine dernière a changé la donne. Tu te crois intouchable, mais pour les cartels, tu n'es qu'une interface. Une variable d'ajustement.

Le regard de Samir perdit soudain sa neutralité. Une lueur de lassitude y passa.

— Vous raisonnez encore avec les schémas des années 90. Les cartels ne sont plus des armées, ce sont des fonds d'investissement. Et moi, je détiens les clés de la distribution. Personne ne détruit un réseau logistique qui tourne à plein régime. C'est la règle de base.

Un bip strident retentit sur le moniteur central. Une alerte rouge clignota sur la carte de la zone de fret. Samir fronça les sourcils, ses doigts survolant le clavier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sofia, sa main se rapprochant de son arme.

— Rupture de protocole, répondit Samir, sa voix perdant son assurance. Quelqu'un a forcé l'accès Sud. Ce n'est pas la police. Vos collègues utilisent des béliers. Là, c'est une intrusion furtive. Des brouilleurs de signal sont actifs.

Soudain, les néons vacillèrent avant de s'éteindre. Le ronronnement des convoyeurs s'arrêta net, plongeant l'entrepôt dans un silence de sépulcre. Seuls les écrans, alimentés par un onduleur, projetaient une lueur blafarde sur leurs visages.

— Sortez, dit Samir d'une voix sourde.

— Je ne bouge pas sans toi.

— Vous ne comprenez pas. Ce ne sont pas des flics.

Le fracas d'une vitre qui explose résonna, suivi de détonations sèches, étouffées par des modérateurs de son. Ce n'était pas le chaos d'une descente, mais la partition millimétrée d'une unité d'élite. Sofia se jeta au sol, entraînant Samir derrière le bureau métallique.

Des faisceaux de lampes tactiques balayèrent l'espace. À travers la paroi, Sofia vit des silhouettes sombres progresser en formation. Ils portaient des uniformes noirs sans insigne, mais leur équipement — casques balistiques, optiques thermiques, fusils d'assaut — hurlait le mercenariat de luxe.

— La sécurité privée de la Holding, lâcha Samir, le souffle court. Ils viennent effacer le disque dur. J'en sais trop sur leurs circuits de blanchiment.

— Je suis officier de police judiciaire ! cria Sofia en sortant son badge, tout en sachant l'acte suicidaire.

Une rafale cribla le bureau vitré. Les éclats tombèrent sur eux comme une pluie de diamants glacés. Sofia sentit un filet de sang chaud couler dans son cou. La réalité du terrain reprenait ses droits.

— Ils ont neutralisé mes serveurs, dit Samir, son visage déformé par la panique. Il y a une issue par la zone de compactage. Un tunnel technique vers les égouts.

— On y va.

Ils rampèrent sur le sol jonché de bris de verre. Chaque mouvement était une agonie. Sofia couvrait leurs arrières, mais son arme de service ne pesait rien face à des professionnels. En bas, elle entendit des bruits de corps tombant au sol. Les pickers étaient éliminés comme des obsolescences programmées.

Ils atteignirent une trappe dissimulée. Samir l'ouvrit dans un râle d'effort. Une odeur

de saumure remonta des profondeurs.

— Allez-y, poussa Sofia.

Alors qu'elle s'apprêtait à s'engouffrer, une grenade assourdissante fit vibrer le sol. Sofia fut projetée contre le mur, les oreilles sifflant violemment. Sa vision se troubla. Elle vit, comme dans un rêve fiévreux, un homme en noir apparaître au sommet de l'escalier. Il marchait avec la certitude d'un prédateur. Sur son épaule, un écusson discret : *Argus Security*. Une filiale de la multinationale qui finançait les campagnes électorales du département.

L'homme leva son arme. Sofia tenta de réagir, mais ses muscles ne répondaient plus. Un coup de feu retentit. Samir, déjà à moitié engagé dans le conduit, poussa un cri. La trappe se referma brutalement. Elle ne sut jamais s'il l'avait tirée de l'intérieur ou si elle était retombée.

Le mercenaire s'approcha d'elle. Il la regarda avec une indifférence totale, puis appuya sur son oreillette.

— Cible principale non localisée. Un témoin identifié : PN. On nettoie la zone.

Une crosse de fusil s'abattit sur sa tempe. L'obscurité qui suivit fut totale.

Lorsqu'elle reprit connaissance, Sofia était allongée sur le béton froid du quai de déchargement. Une aube sale, striée de traînées d'échappement, pointait à l'horizon. Les gyrophares des pompiers tournaient inutilement. L'entrepôt n'était plus qu'une carcasse fumante. Un « incendie accidentel », dirait le rapport officiel.

Son capitaine, un homme usé, était penché sur elle.

— Tu n'aurais jamais dû y aller seule, Sofia. Tu connais la règle. Ces zones-là... ce

sont des zones grises. La loi s'arrête là où les intérêts commencent.

Elle se redressa avec difficulté, crachant un mélange de salive et de sang. Elle avait perdu Samir, les preuves, et l'illusion que le crime était encore une affaire de voyous.

Au loin, sur l'A1, le vrombissement des camions reprenait. Le flux ne s'arrêtait jamais. Le marché avait horreur du vide. Samir avait raison : il n'était qu'une interface. Et les interfaces se remplacent.

Elle fouilla dans sa poche et sentit le plastique dur du badge de l'entrepôt. Un déchet. Elle le jeta dans le caniveau où l'eau de pluie charriait des reflets d'hydrocarbures. Un jour, il ne resterait rien d'elle, juste une ombre de plus sous les viaducs, une particule fine perdue dans le sillage des puissants.

Elle se mit en marche, boitant vers sa voiture. Le café froid l'attendait au commissariat. Le goût du fer. Le goût de la défaite. Le goût de la ville.

Chapitre 10

Inertie Administrative

Le bâtiment de la Direction Régionale de la Police Judiciaire s'élevait comme un monolithe de béton précontraint, une verrue architecturale censée incarner l'ordre dans un département qui lui préférait le chaos. À 8 h 42, l'air des couloirs possédait cette texture épaisse, mélange de poussière de papier calciné, de détergent bon marché et d'haleines chargées de caféine rance. C'était le parfum de l'impuissance institutionnelle. Sofia Dumas sentait chaque pas résonner dans sa boîte crânienne. Sa tempe gauche battait au rythme d'un métronome douloureux, souvenir de la crosse du mercenaire d'Argus Security. Elle n'avait pas dormi. Elle avait passé la nuit à fixer le plafond de son studio, le goût du fer logé sous la langue, à se demander comment une simple descente dans un entrepôt de transit s'était transformée en une opération de nettoyage militaire.

Elle s'arrêta devant le distributeur automatique. L'appareil ronronnait, un bruit de turbine fatiguée qui semblait être le seul signe de vie dans ce couloir sinistre. Le gobelet tomba avec un claquement sec. Le liquide noir et fumant qui suivit était une insulte au café, mais c'était l'unique carburant capable de la maintenir debout. Elle but une gorgée, ignorant la brûlure. Il lui fallait ce choc thermique pour affronter le troisième étage : le bureau de la direction, là où les faits se muaient en politique et les preuves en ratures.

*Six mois plus tôt, la chaleur sur le bitume de la zone industrielle de Gonesse fragmentait l'horizon. Samir ne transpirait pas. Il observait le déchargement de trois semi-remorques lituaniens avec une froideur chirurgicale. Pour lui, ce n'était pas de la marchandise. C'était de la donnée. Des flux. Un homme en costume gris trop large l'accompagnait : l'attaché parlementaire d'un élu local, un type dont le nom hantait

chaque permis de construire du secteur.*

— La fluidité, Samir, disait l'homme en ajustant ses lunettes. C'est tout ce qui compte. Pas de vagues, et une logistique impeccable pour les chantiers du Grand Paris. Si vous garantissez que ces entrepôts tournent, les subventions suivront.

Samir avait souri, un simple mouvement de lèvres dépourvu de chaleur. Il savait que « l'insertion » était le nom de code pour le silence des quartiers. En échange de l'exclusivité sur la gestion des flux, il offrait la paix sociale. Mais il voyait déjà plus loin. Il voyait les disques durs dissimulés dans les châssis. Il devenait l'interface nécessaire entre la barbarie des cités et le cynisme des bureaux climatisés.

Sofia franchit le seuil du bureau de la commissaire divisionnaire, Hélène Coste. La pièce était baignée par la lumière crue des néons. Coste siégeait derrière un bureau dont l'ordre était presque maniaque. Seule une pile de rapports estampillés « Confidentiel Défense » trônait au centre.

— Assieds-toi, Dumas. Tu as une mine de déterrée.

— L'incendie de l'entrepôt a été classé en accident avant même que les pompiers n'aient fini leur travail, répliqua Sofia en restant debout. On a des morts, Hélène. Des ouvriers non déclarés, mais des citoyens. Et on a une boîte de sécurité privée qui tire à balles réelles sur des flics.

Coste soupira et massa l'arête de son nez. Elle semblait porter tout le poids d'une hiérarchie où chaque échelon servait de bouclier au suivant.

— Le rapport de balistique est formel : aucune trace de douilles provenant d'armes de guerre n'a été retrouvée. L'incendie a tout purifié. Quant à tes mercenaires d'Argus, ils n'existent sur aucun registre. Officiellement, ils assuraient une protection de périmètre pour une filiale logistique. Un malentendu tragique dans la fumée.

— Un malentendu ? Ils ont essayé d'exécuter mon témoin. Samir était ma seule clé. Il sait comment l'argent des marchés publics est siphonné vers des structures opaques.

— Justement, Dumas.

Coste se tourna vers la fenêtre. De là, on dominait le ruban gris de l'A1, une artère saturée de camions, un flot ininterrompu de métal et de diesel.

— Ce département survit grâce à la logistique. C'est notre poumon. Si tu grattes le vernis des transporteurs, tu déclenches une réaction en chaîne. On parle de partenariats public-privé qui touchent des gens qui déjeunent avec le Ministre.

Sofia sentit l'ironie lui monter à la gorge. Elle n'était qu'un rouage dans une machine conçue pour s'auto-réparer.

— On me demande de lâcher l'affaire ?

— On te demande de te concentrer sur le volet criminel classique. La drogue, les règlements de comptes. Laisse la logistique aux experts-comptables de la Financière. Ils ont déjà reçu l'ordre de classer le dossier.

Quatre mois auparavant, dans un bar clandestin d'Aulnay-sous-Bois, Samir rencontra un émissaire du cartel espagnol. L'homme avait des mains soignées et parlait d'optimisation des délais.

— Nous ne voulons plus de petits chefs qui se tirent dessus pour un square, expliquait l'Espagnol. Nous voulons une autoroute. D'Algésiras jusqu'au Nord de Paris, sans contrôle. Votre structure est parfaite. Vous avez les appuis politiques, nous avons le volume.

Samir calculait. Le véritable pouvoir n'était pas dans la marchandise, mais dans le trajet. En contrôlant les entrepôts, il devenait le douanier occulte de la République. Il archivait déjà les contrats liant les transporteurs aux sociétés de façade des élus. Des preuves chiffrées. Une assurance vie, ou un arrêt de mort.

Dans le bureau de Coste, le silence s'épaissit. La commissaire se retourna, le regard chargé d'une pitié qui fit plus de mal à Sofia que n'importe quel coup de crosse.

— Tu es une excellente enquêtrice, Sofia. Mais ici, la justice est à géométrie variable. Argus Security protège des sites sensibles pour l'État. On ne les inculpe pas sans ébranler la défense nationale.

— Et Samir ? S'il est vivant, il parlera.

— Samir est une erreur système, trancha Coste. S'il est vivant, il est loin. S'il est mort, il n'est qu'une ombre de plus dans la zone industrielle. Ton enquête s'arrête ici. C'est un ordre. Tu seras réaffectée cet après-midi sur un braquage à Saint-Denis. Du classique. Du gérable.

Sofia quitta le bureau sans un mot. Elle traversa l'open space où ses collègues s'agitaient dans une routine grise. Une fois dehors, le froid du matin la saisit. Elle s'appuya contre sa vieille berline et sortit une fiole de métal de sa poche. Le whisky brûla sa gorge, anesthésiant momentanément sa colère. Elle observa le ballet des semi-remorques sur l'autoroute. Chaque camion était une boîte noire.

Elle comprit alors que l'inertie administrative n'était pas de la paresse. C'était une force active, un barrage construit de formulaires et de non-dits. Le système protégeait sa propre structure. On ne coupe pas les veines d'un pays pour une affaire de corruption locale. L'homme d'Argus n'avait pas de haine ; il effectuait une simple maintenance de système. Il nettoyait les anomalies.

Le tunnel technique vers les égouts était saturé d'une humidité grasse. Samir rampait, le souffle court, le sang imbibant sa chemise de créateur. Il avait refermé la trappe juste à temps. Dans le noir, il serra une clé USB cryptée. Tout était là : comptes, noms, enregistrements. Il ne ressentait aucune peur, seulement une irritation froide. Il avait cru pouvoir rationaliser le chaos, mais il avait sous-estimé l'inertie de ses partenaires. Ils n'étaient pas ses alliés ; ils étaient les propriétaires du terrain de jeu.

Il entendit des vibrations métalliques sur le béton, juste au-dessus. Ils allaient fouiller les conduits. Il s'enfonça plus profondément dans les entrailles de la ville, là où le flux ne s'arrête jamais.

Sofia démarra son moteur. La radio crachota un bulletin sur les ralentissements de l'A1 suite à un « incident technique ». Tout était technique. Le crime, la loi, la mort. Elle s'inséra dans la file des véhicules. Elle n'irait pas à Saint-Denis. Elle avait besoin de voir un vieux greffier, un homme qui connaissait les archives de la zone franche mieux que quiconque.

Si la hiérarchie voulait de l'inertie, elle allait en avoir. Sofia allait ralentir son obéissance, saboter son propre abandon. Elle n'était plus une policière en mission, mais un grain de sable dans un engrenage de milliards d'euros. Le goût du café froid avait disparu, remplacé par la certitude glaciale que les chiffres, eux, ne savaient pas tricher.

Le ciel au-dessus de la Seine-Saint-Denis restait un plafond de plomb. Sous les viaducs, les camions continuaient de passer, imperturbables, transportant les rêves de consommation d'une ville aveugle au sang séché sur les quais de déchargement. L'inertie était totale. Le marché était roi. Mais Sofia Dumas, seule dans sa voiture, commençait à compter les secondes. Elle n'avait pas d'aveux, mais elle avait le temps. Le temps que le système réalise qu'elle n'avait pas lâché prise.

Elle alluma une cigarette, la première d'une longue série. À travers la fumée et la buée, le monde semblait enfin net. Plus honnête dans sa laideur. Elle accéléra, rejoignant le flux, devenant une donnée invisible dans la grande équation du département. Une donnée qui, contrairement aux autres, refusait d'être effacée.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Inertie des Flux"

Une œuvre écrite par Studio Client

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)